

L'odeur de l'Inde (Pier Paolo Pasolini, 1962) - Extraits

Pier Paolo Pasolini, *L'odore dell' India*, 1962 (Gallimard, 2001)

En 1961, Pasolini fit un voyage avec Alberto Moravia et Elsa Morante. Le livre intensément lyrique qu'il en rapporta n'est pas vraiment un récit, mais une "odeur" respirée au cours de ses errances nocturnes. Les visions de l'extrême misère, les spectacles d'une étrange... Ces notes servirent pour un film sur l'Inde (*Appunti per un film sull'India*, 1968).

1 mile = 1,6 kilomètre

Inde : nombre et pauvreté (pp. 38-44)

C'est ainsi que la longue attente des deux hommes qui étaient allés au-delà du marécage, jusqu'aux confins de la mer, dans l'ombre enfiévrée du crépuscule, devint peu à peu un tourment.

Finalement, ils réapparurent, tous deux, sur le fond maculé de cette plaque d'argent ; alors le vieillard affamé accourut, comme une fillette, vers la mer, et disparut dans la pénombre dont étaient en train de sortir, satisfaits, silencieux, accueillis par la nuée joyeuse des enfants et par le silence tranquille des femmes, les deux jeunes pères. Et la famille se rassembla pour le retour vers la maison, à travers la plage qui paraissait envahie par une armée d'âmes.

Je n'ai pas toujours trouvé dans les rites indiens une telle paix, humble et humaine. Ce serait plutôt le contraire. On voit souvent des choses immondes. La visite de toute une série de temples splendides dans le Sud, de Madras à Thanjavur, une douzaine d'étapes extraordinaires, est altérée par la vue de la foule qui entoure les temples et de leur dévotion avilie.

À Calcutta, une vision effroyable. Il n'était pas possible de ne pas voir le temple de Kali, qui compte parmi les rares curiosités de ce lieu sinistre et sans espoir, l'un des conglomérats humains les plus grands du monde.

Nous sommes arrivés et, dès notre descente du taxi, nous avons été assaillis, comme par un essaim de mouches, par une cohue de lépreux, d'aveugles, d'estropiés, de mendiants ; nous nous sommes réfugiés vers la petite cour centrale du temple (sans réussir à le voir, si serrée était la foule atroce qui nous importunait ; du reste, il s'agissait d'une construction moderne, sans aucune valeur stylistique) et, une fois arrivés dans cette courette, au milieu d'un tourbillon de guenilles et de pauvres membres nus, nous avons aperçu quelqu'un qui traînait une chevrette vers une sorte de gibet, une fourche de bois plantée sur le sol. Une lame recourbée fut levée, la tête du chevreau roula à terre et le cercle du cou se remplit d'une écume bouillonnante de sang.

La vie, en Inde, a toutes les caractéristiques de l'insupportable : on ne sait pas comment on fait pour résister, en mangeant une poignée de riz sale, en buvant une eau immonde, sous la menace continuelle du choléra, du typhus, de la variole, et même de la peste, en dormant par terre, ou dans des habitations atroces. Tous les réveils, le matin, doivent être des cauchemars. Et pourtant, les Indiens se lèvent, avec le soleil, résignés, et, avec résignation, ils se trouvent une occupation : c'est une errance, à vide, durant tout le jour, un peu comme on en voit à Naples, mais ici, avec des effets incomparablement plus misérables. Il est vrai que les Indiens ne sont jamais joyeux : ils sourient souvent, c'est vrai, mais ce sont des sourires de douceur, non de gaieté.

C'est ainsi que, de temps à autre, certains sortent de cet abîme épouvantable, de cette infernale tourmente. Et on les aperçoit comme échoués sur la rive, alanguis de stupeur. Il m'est souvent arrivé de surprendre certains d'entre eux, les yeux fixés dans le vide, immobiles : ils portaient clairement les symptômes d'une névrose. Ils semblaient presque avoir « compris » le caractère intolérable de cette existence. Ces expressions d'abstraction hors de la vie, de renoncement, d'arrêt, de gel, je les ai vues comme concentrées et codifiées, sur le visage d'un jeune homme d'Aurangabad. Aurangabad est une petite ville, à deux cents miles de Bombay, l'habituel amas informe de masures mal adossées l'une à l'autre, de venelles insalubres et de bazars, alignés le long d'une rue centrale méandreuse, derrière les boyaux ouverts des ruisseaux d'écoulement.

Au milieu de cette rue, il y avait un arbre, déplacé et étonnant, comme souvent les arbres, en Inde, et autour de cet arbre une petite cage, peinte en rouge et de diverses autres couleurs vives. Devant la petite cage, au cours de mes explorations désespérées, j'ai vu un jeune homme, immobile, le teint de cire, abstrait : mais dans ses yeux hagards, il y avait un grand ordre, une grande paix. Il avait les mains jointes.

Je m'approchai pour mieux voir. Il était nu-pieds, il avait déposé ses chaussures sur la poussière putride. Il se tenait droit, immobile, insaisissable : il n'était que silence. Je regardai ce qu'il adorait. Il s'agissait d'une grenouille, haute d'un mètre, enfermée dans son petit temple, derrière des tapis jaunes souillés, une grenouille d'un bois qui paraissait visqueux, peinte en rouge sur le dos, en jaune sur le ventre. En réalité, il s'agissait d'une version dégénérée de l'habituelle vache sacrée : une véritable horreur. Je regardai le visage du jeune homme qui priait : il était sublime.

Je ne sais pas très bien ce qu'est la religion indienne ; lisez les articles de mon merveilleux compagnon de voyage, Moravia, qui s'est documenté à la perfection, et, pourvu d'une plus grande capacité de synthèse que moi, a sur ce sujet des idées très claires et bien fondées. Je sais qu'en substance le brahmanisme parle d'une force vitale originelle, d'un « souffle », qui, par la suite, se manifeste et se concrétise dans la mouvance infinie des choses : un peu, finalement, la théorie de la science atomique comme l'a noté, à juste titre, Moravia.

J'ai essayé d'en parler avec de nombreux hindous : mais aucun d'entre eux n'a la moindre idée à ce sujet. Chacun a son culte, Vishnu, Siva ou Kali et en observe scrupuleusement les rites. Là-dessus, je ne peux que me contenter des descriptions comme celles que j'ai déjà proposées. Mais je peux dire quelque chose : les hindous forment le peuple le plus doux que l'on puisse connaître. La non-violence appartient à ses racines, et a sa raison d'être. Il se peut que parfois il défende sa faiblesse avec un certain histrionisme ou un manque de sincérité, mais c'est une frange d'ombre autour d'une lumière absolue, d'une transparence totale.

Il suffit de considérer leur manière de dire oui. Au lieu de hocher la tête comme nous, ils la secouent, comme quand nous disons non : la différence de geste n'en est pas moins énorme. Leur non qui signifie oui consiste dans une ondulation de la tête (leur tête brune, dansante, avec cette pauvre peau noire, qui est la couleur la plus belle que puisse avoir une peau), avec tendresse, dans un geste empreint de douceur : « Pauvre de moi, je dis oui, mais je ne sais pas si c'est possible ! », et d'embarras, en même temps : « Pourquoi pas ? », de peur : « C'est si difficile », et même de coquetterie : « Je suis tout pour toi. » La tête monte et baisse, comme légèrement détachée du cou, et les épaules ondulent également un peu, avec un geste de jeune fille qui vainc sa pudeur et montre effrontément son affection. Vues de loin, les foules indiennes restent gravées dans la mémoire, avec ce geste d'assentiment, et le sourire enfantin et radieux dans le regard, l'accompagnant toujours. Leur religion tient dans ce geste.

Religiosité en Inde (pp. 54-55)

Heureusement, l'hindouisme n'est pas une religion d'État. C'est pourquoi les saints ne sont pas dangereux. Tandis que leurs fidèles les admirent (pas tant que ça, du reste), il y a toujours un musulman, un bouddhiste ou un catholique pour les regarder avec compassion, ironie ou curiosité. C'est un fait, de toute façon, qu'en Inde l'atmosphère est favorable à la religiosité, comme le confirment les rapports les plus banals. Mais, à mes yeux, cela n'implique pas que les Indiens soient vraiment préoccupés par de sérieux problèmes religieux. Certaines de leurs formes de religiosité sont forcées, typiquement médiévales : aliénations dues à l'épouvantable situation économique et hygiénique du pays, véritables névroses mystiques, qui rappellent celles qui eurent lieu en Europe, au Moyen Age, précisément, et qui peuvent frapper des individus ou des communautés entières. Mais plus qu'une religiosité spécifique (celle qui produit les phénomènes mystiques ou la puissance cléricale), j'ai observé, chez les Indiens, une religiosité générale et diffuse : un produit moyen de la religion. La non-violence, en quelque sorte, la douceur, la bonté des hindous. Ils ont peut-être perdu contact avec les sources directes de leur religion (qui est évidemment une religion dégénérée), mais ils continuent à en être des fruits vivants. Ainsi, leur religion, qui est la plus abstraite et la plus philosophique du monde, en théorie, est, en fait, en réalité, une religion totalement pratique : une manière de vivre.

On en arrive même à une espèce de paradoxe : les Indiens, abstraits et philosophiques à l'origine, sont actuellement un peuple pragmatique (fût-ce d'un pragmatisme qui permet de vivre dans une situation humaine absurde), tandis que les Chinois, pragmatiques et empiriques à l'origine, sont actuellement un peuple extrêmement idéologique.

Traditions et castes (pp. 105-111)

Nehru a déclaré publiquement, devant la totalité de ses quatre cents millions de concitoyens, qu'il n'était pas croyant, que la religion était certes une belle chose, mais qu'elle ne l'intéressait personnellement pas

du tout.

Cette extraordinaire liberté de pensée, ce manque intégral d'hypocrisie est l'un des faits les plus remarquables de l'époque où nous vivons.

Que ce soit bien clair : je dirais la même chose si un président du Conseil, religieux, disait devant ses quatre cents millions de sujets non croyants qu'il était croyant. Or, nous avons affaire au cas réel, et non pas hypothétique, de Nehru. Il faut qu'il représente, dans notre conscience, une réalité bien ancrée : cette conscience, particulièrement durant ces dernières années, surtout depuis que les peuples sous-développés sont passés sur le devant de la scène, de l'Inde à l'Indonésie et à l'Afrique, commence par ne plus se contenter d'être simplement européenne, mais tend à devenir mondiale. Les traditions nationales, ainsi, rapetissent jusqu'à l'étroitesse, deviennent fastidieuses et insupportables. Nehru est né à Allahabad, une ville de la plaine du Gange, dans une famille bourgeoise, mais sa formation est anglaise. Et, de la culture anglaise, il a intériorisé la qualité la plus typique : l'empirisme. En ce moment, Nehru n'est ni anglais ni indien : c'est un citoyen du monde qui, avec une douceur indienne et un pragmatisme anglais, s'occupe des problèmes d'un des grands pays du monde.

Il y a donc un détachement remarquable entre Nehru et l'Inde : un détachement qui, à certains moments, est un véritable gouffre. L'Inde est, en effet, plongée encore dans ses traditions nationales, qui, par la suite, s'émiettent en mille traditions nationales différentes, aussi nombreuses que les États qui composent la fédération indienne. Il est vrai que, géographiquement, architectoniquement, il y a, en Inde, une uniformité qui n'a rien à envier à celle de la France ou de la Hollande : une uniformité qui frise même l'obsession et la monotonie. Mais la diversité est secrète et intérieure, elle est due à un autre type de tradition que celle que notre historicisme est habitué à prendre en considération : facilite, du reste, par les différences patentes de l'histoire, de la géographie, des styles et des folklores de l'Europe. En Inde, la tradition est celle des « castes ». Et ses fossilisations parcourent les « surfaces internes » du pays, il est donc très difficile pour le « bistouri » historique, de les isoler et de les analyser.

De plus, elles se sont « conservées » dans des conditions évidemment complexes, c'est-à-dire à travers les divers milieux statiques créés par les dominations étrangères successives, c'est pourquoi leur conservation est en réalité une dégénérescence.

Les Indiens, en ce moment, forment un immense peuple d'êtres vacillants, confus, comme des personnes qui auraient longtemps vécu dans l'obscurité et seraient brutalement conduites à la lumière.

Leur réaction est douce, manifestant une stupeur maîtrisée et humble. Mais toute cette ombre redoutable d'où ils viennent tout juste de sortir continue de peser, de manière menaçante, sur leur horizon. Par exemple, les castes ont été abolies. La vie, maintenant, se déroule comme si cette abolition était réelle ; en réalité, elle ne l'est pas encore. Les Indiens, peut-être, s'en rendent compte à tout moment de la journée, en toute circonstance. Mais pour un observateur comme je l'étais, la chose avait un air d'équivoque et de déroboade.

Est-il absolument vrai que les intouchables n'existent plus ? En pratique, je donnais la main à tous ceux sur lesquels je tombais, et tout le monde me la donnait, sans gêne aucune : et pourtant des témoins dignes de foi, indiens et européens, continuaient à répéter avec insistance que les intouchables n'avaient pas du tout disparu.

Peut-on concevoir un peuple moderne où soient maintenus des millions d'intouchables ? Les Indiens sont, du reste, innombrables et leur population ne cesse de croître : ils sont, pour ainsi dire, impossibles à dénombrer ; il n'existe pas, en effet, d'état civil. L'unique différenciation entre un individu et un autre est, en pratique, son credo et son rite religieux : ce à quoi, précisément, les individus se raccrochent avec une folle ténacité, en se spécialisant avec un particularisme qui ne sert à rien, c'est la pure et maniaque extériorité rituelle.

C'est pourquoi, tout Indien tend à « se fixer », à se reconnaître dans l'aspect mécanique d'une fonction, dans la répétition d'un acte. Sans ce mécanisme et cette répétition, son sentiment d'identité recevrait un sale coup : il rendrait à se défaire et à s'évaporer. C'est pourquoi, à tous les niveaux, les Indiens apparaissent comme codifiés. C'est ce qu'on appelle conformisme en Europe, mais qui, ici, n'étant ni bourgeois ni petit-bourgeois, mais traditionnel, d'une tradition ancienne et désespérée, n'a rien de mesquin ni de restreint : la petitesse à laquelle il réduit l'homme à quelque chose de grandiose.

Tout, en Inde, si l'on observe bien les choses, a tendance à se classer, c'est-à-dire à se fixer, en dégénéralant.

On a de ce phénomène des exemples innombrables, si confus soient-ils. Dans les maisons et dans les hôtels, les fonctions des serviteurs suivent des divisions et obéissent à des prérogatives pathologiques : un brahmane ne pourra pas faire ce qui revient à un sikh, et un sikh ne se résoudra jamais à faire ce qui est réservé à un intouchable. Entrer dans un hôtel signifie entrer au cœur d'une série de folles spécialisations. D'autres folles spécialisations se révèlent durant les repas, et les femmes de diplomates le savent parfaitement, quand elles doivent organiser un dîner, où sont invités des hindous, des musulmans, des brahmanes, etc., il doit y avoir cent qualités de plats différents, parce que la nourriture est rituelle et que le rite ne saurait être transgressé.

À un niveau inférieur, dans un restaurant populaire, assister aux repas des autres est un véritable spectacle. Les hindous, par rite, doivent manger avec les mains, ou plutôt avec une seule main, je ne me souviens plus si c'est la gauche ou la droite : on voit, donc, des foules de manchots, qui font des boulettes de riz, les trempent dans la sauce grasse de curry et les portent à la bouche, comme dans une silencieuse gageure. (...)

Inde et ses pesanteur (pp. 124-125)

Cela n'a pas de rapport avec ces fragments pittoresques que je note, mais je voudrais dire qu'il serait agréable, par amour pour l'Inde, amour auquel aucun visiteur ne peut se soustraire, que Nehru se rendît compte que l'Inde se trouve dans un « état d'urgence », et que, pour cette raison, il est autorisé à opérer des transgressions dans la rigide grammaire parlementaire anglaise : non seulement autorisé, mais je dirais même obligé. Sans un gouvernement d'urgence, il est difficile de pouvoir arracher les Indiens à la mort à laquelle les vouent les castes, c'est-à-dire de faire avancer l'Inde ne fût-ce que d'un pas. Les jeunes gens y sont disposés ; si cet intellectuel de vingt ans, qu'est Don Moraes, présente déjà des caractéristiques différentes de la génération précédente, il y a des milliers, et même des centaines de milliers de jeunes « parias » qui, pour prendre l'argent qu'ils ont gagné, ne tendent plus la main en forme de sèbile, pour ne pas être touchés, en faisant une gènuflexion, avec une révérence de pensionnaire, comme leurs pères le font encore.

La tradition des castes est un cancer qui s'est étendu et enraciné dans tous les tissus de l'Inde. Nehru a assez de prestige pour pouvoir essayer de l'extirper par la force : à moins que lui aussi ne se souvienne un peu trop qu'il est brahmane.

Agra (pp. 138-139)

Il y a, près d'Agra, à une vingtaine de miles, une cité morte, construite par les dominateurs musulmans, et tout de suite abandonnée, à cause de l'aridité des alentours. Elle est restée presque intacte. Une grande enceinte de murs rosâtres entoure, en formant un large anneau, la campagne et quelque misérable hameau surgi à une époque récente. Au milieu, sur les vallonnements irrèguliers d'une colline, est construit le centre de la ville, entouré à son tour de hautes murailles. Le tout en briques rosâtres, avec çà et là des fioritures d'arabesques en marbre.

Je ne cache pas mon attirance pour ces cités mortes et intactes, c'est-à-dire pour les architectures pures. J'en rêve souvent. Et j'éprouve à leur égard un transport presque sexuel. C'était extraordinaire. Je ne m'en serais jamais détaché. Il y avait la mosquée, dans une vaste cour pavée de tommettes rosâtres, avec, en son centre, la vasque bordée de marbre, et un immense arbre vert, stupéfiant, extatique : la mosquée tout entière n'était qu'enjolivure, une broderie folle de marbre jauni par le temps, avec des veinules de consommation et des pâleurs de jeunesse. Tout autour, de petits palais qui, au fond, avaient la couleur et la mesure de nos plus beaux palais du XIV^e siècle : un style roman profane et somptueux. De cour en cour, on passait au palais du roi, au palais des femmes, au palais des réunions, au « divan », où étaient reçus les sujets. Le tout intact, en plein soleil, offert à tous les regards.

Chaque fois qu'en Inde on va visiter un monument, on tombe prisonnier du guide et, en second lieu, de la foule de mendiants. Un suintement de roupies et de petite monnaie : exaspérant parce qu'on n'en a jamais. (...)